

# ORTHODOXIE

N° 149 | + | JUILLET 2014

BULLETIN DES VRAIS CHRÉTIENS ORTHODOXES (VCO) FRANCOPHONES  
SOUS LA JURIDICTION DE L'ARCHEVÊQUE STÉPHANE D'ATHÈNES,  
PRIMAT DE TOUTE LA GRÈCE

## NOUVELLES

Basile Sakkas viens de quitter cette vie pour une vie meilleure (17/30 juin). Nous avons publié dans les anciens bulletins des textes de lui, tirés de «La Foi transmise.»  
Que le Seigneur lui accorde le repos éternel après tant de lutttes pour l'Orthodoxie !

Lors de la fête des apôtres, Nicolas, géorgien d'origine, nous a également quitté pour l'autre vie. Ainsi il a pu célébrer la fête des apôtres en «direct». Lors de mon passage à Paris, en allant en Afrique, il y a trois mois, je l'avais baptisé à l'Hôpital de la Salpêtrière.  
Mémoire éternelle !

J'envisage de célébrer la divine Liturgie en Suisse le dimanche avant la Dormition, si je ne quitte pas aussi cette vie.

Sinon je suis à Clara pour l'instant. Je monte chaque jour à l'hermitage faire de la maçonnerie et peindre des fresques, après tant d'années d'inactivité.

archimandrite Cassien

## TABLE DES MATIÈRES

- 6 E DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE
- LE CHEF DE BRIGANDS DEVENU MOINE
- SAINT STYLIEN DE PAPHLAGONIE
- SUR L'ÉDUCATION DES ENFANTS
- SAINT NÉO-MARTYR MICHEL LE JARDINIER
- L'ICONE DE L'ENFANTRICE DE DIEU QUI VERSA DES LARMES À MARIAPOCS
- QUESTIONS ET RÉPONSES
- LETTRE

Abba Alexandre disait : «Hélas, mes enfants, nous avons supprimé la manière de vivre angélique.» Son disciple, l'abba Vincent, lui dit : «En vérité, Père, nous n'avons plus la force.» Le moine répondit : «Que dis-tu, Vincent, que nous n'avons plus la force ? Crois-moi, mon fils : pour le corps nous valons des athlètes olympiques, mais notre âme est sans force.»

## 6<sup>E</sup> DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

*Tes péchés te sont pardonnés.*  
Matthieu 9,1-8

*De l'Explication de l'évangile de saint Matthieu  
par le bienheureux Théophylacte, archevêque d'Ochrid et de Bulgarie*

*1-2. Jésus, étant monté dans une barque, traversa la mer, et alla dans sa ville. Et voici, on Lui amena un paralytique couché sur un lit.*

Sa ville signifie Capernaüm, parce que c'est là qu'Il vivait. Il naquit à Bethléem, fut élevé à Nazareth et vécut assez longuement à Capernaüm. Ce paralytique n'est pas le même que celui que mentionne Jean (Jn 5,2-9), car ce dernier était à la Piscine des Brebis à Jérusalem, alors que celui-ci était à Capernaüm. Et celui-là n'avait personne pour l'aider, alors que celui-ci était porté par quatre hommes, comme le dit Marc (Mc 2,3-12), qui le descendirent par le toit, un fait que Matthieu omet. *Jésus, voyant leur foi.* Soit la foi des hommes qui amenèrent le paralytique, car Jésus opérait souvent des miracles, en raison de la foi de ceux qui amenaient le malade ; ou du paralytique lui-même. *Dit au paralytique : Prends courage, enfant, tes péchés te sont pardonnés.* Jésus l'appelle enfant, soit en tant que créature de Dieu, soit parce qu'il croyait. Pour montrer que la paralysie de l'homme est un résultat de ses péchés, Jésus lui pardonne d'abord ses péchés.

*3-5. Sur quoi, quelques scribes dirent au-dedans d'eux : Cet homme blasphème. Et Jésus, connaissant leurs pensées, dit : Pourquoi avez-vous de mauvaises pensées dans vos cœurs ? Car, lequel est le plus aisé, de dire : Tes péchés sont pardonnés, ou de dire : Lève-toi, et marche ?*

Connaissant leurs pensées, Jésus montre qu'Il est Dieu. Il les réfute en disant : «Vous pensez que je blasphème en promettant de pardonner des péchés, ce qui est une chose énorme, et que j'y ai recours, parce que c'est quelque chose qui ne peut être vérifié. Mais en guérissant le corps, je garantirai que l'âme aura été guérie aussi. En faisant la chose moindre, qui semble pourtant plus difficile, je confirmerai aussi la rémission des péchés, ce qui est en effet quelque chose de grand, même si elle vous paraît plus facile, parce qu'elle n'est pas perceptible à l'œil.»

*6-8. Or, afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a sur la terre le pouvoir de pardonner les péchés : Lève-toi, dit-Il au paralytique, prends ton lit, et va dans ta maison. Et il se leva, et s'en alla dans sa maison. Quand la foule vit cela, elle fut saisie de crainte, et elle glorifia Dieu, qui a donné aux hommes un tel pouvoir.*

Jésus lui commanda de porter son lit afin que l'événement ne paraisse pas imaginaire, et aussi afin que les multitudes voient le miracle. Car ils pensaient que Jésus, qui est plus grand que tous, n'était qu'un homme.



## LE CHEF DE BRIGANDS DEVENU MOINE

Nous nous sommes rendus dans la Thébaïde, et nous avons rencontré, pour notre édification, le sophiste Phibamon, dans la ville d'Antinoé.<sup>1</sup> Voici ce qu'il nous a raconté. Il y avait du côté de la ville du désert<sup>2</sup> un brigand, appelé David, qui avait dépouillé bien des gens, en avait tué beaucoup, commis toutes sortes de forfaits, pour ainsi dire, comme personne autre. Un jour donc qu'il était encore en train de voler dans la montagne, ayant avec lui plus de trente compagnons, il rentra en lui-même, pénétré de douleur pour le mal qu'il avait fait; et abandonnant tous ceux qui étaient avec lui, il s'en alla dans un monastère. Il frappa à la porte du monastère; le portier vint et lui dit : «Que veux-tu ?» Le chef de brigands répondit : «Je veux devenir moine.» Le portier rentra et annonça la chose à l'abba. L'abba vint donc, et ayant vu qu'il était vieux, il lui dit : «Tu ne peux pas rester ici, parce que les frères ont une vie très fatigante, leur ascèse est grande; tu as d'ailleurs un autre tempérament, et tu ne pourrais supporter la discipline du monastère.» L'autre insistait : «Si, je ferai tout cela; reçois-moi seulement.» L'abba restait ferme, disant : «Tu ne peux pas.» Alors le chef des brigands lui dit : «Sache que je suis David, chef de brigands. Je suis venu ici pour pleurer mes péchés. Si tu ne veux pas me recevoir, je te jure, et j'en atteste celui qui habite aux cieus, que je retourne à mon premier métier, j'amène ceux qui étaient avec moi, et je vous tue tous, et je détruis votre monastère.» En entendant cela, l'abba le reçut dans le monastère, et lui ayant coupé les cheveux, lui donna le saint habit. Il commença donc à lutter, et pour l'ascèse, l'obéissance et l'humilité, il surpassait tous ceux qui étaient dans le monastère. Or, il y avait dans le monastère environ soixante-dix moines. Il devint donc l'édification et le modèle de tous. Un jour qu'il était assis dans sa cellule, l'ange du Seigneur survint et lui dit : «David, David, le Seigneur Dieu t'a pardonné tes fautes, et désormais tu feras des miracles.» Il répondit à l'ange : «Je ne peux pas croire qu'en si peu de temps Dieu m'ait pardonné toutes mes fautes, plus lourdes que le sable de la mer.» L'ange reprit : «Si je n'ai pas épargné le prêtre Zacharie, quand il doutait de moi au sujet de son fils, et si j'ai enchaîné sa langue pour lui apprendre à ne pas douter de ce que je disais, est-ce que je vais t'épargner ? C'est pourquoi désormais tu ne parleras plus du tout.» L'abba David se prosterna et dit : «Quand j'étais dans le monde, commettant des crimes et versant le sang, je parlais; et lorsque je veux servir Dieu et proférer ses louanges, tu m'enchaînes la langue pour que je ne parle plus ?» Alors l'ange lui répondit : «Tu parleras seulement pour l'office, mais en dehors de l'office tu ne parleras pas du tout.» C'est ce qui advint. Dieu fit par lui beaucoup de miracles. Il récitait les psaumes, mais il ne pouvait prononcer d'autre parole, ni grande ni petite. Celui qui nous a raconté cela ajoutait : «Souvent je l'ai vu et j'ai glorifié Dieu.

Dans : Jean Moschos (le Pré spirituel)

IL VOUS EST PERMIS DE HAÏR LA MALADIE; MAIS NON PAS CE PAUVRE  
MALHEUREUX QU'ELLE TOURMENTE.

ΑΜΜΑ ΣΥΝΛΕΤΙΚΕ

<sup>1</sup> Antinoé, ville très connue dans l'antiquité, était située à la frontière méridionale de la Moyenne Egypte.

<sup>2</sup> Hermopolis

Le patriarche Théophile (régnait) sur la ville d'Alexandrie, (aux jours de mon enfance), étant (jeune) je m'instruisais à l'école. Il y avait une femme (manichéenne) habitant dans la rue de mon maître, et elle avait une fillette âgée de neuf ou dix ans environ. La mère de celle fillette la revêtit et l'envoya à l'église sainte dès le moment de la lecture de la première lettre de saint Paul (selon la coutume), en lui disant (ceci) : prends garde ma fille de ne pas sortir de l'église jusqu'à ce qu'on ait donné la paix et qu'on ait renvoyée l'assemblée : et ce que le prêtre te donnera, ne le mange pas jusqu'à ce que tu reviennes ici. On avait tout d'abord donné aux gens le saint sacrement dans leur mains jusqu'à aux gens dans la bouche, et on a établi cette coutume dans l'église jusqu'à ce jour-ci.

Alors, la fillette de cette femme s'en alla en se mêlant avec les femmes des chrétiens dès le début de la liturgie jusqu'à la communion du saint sacrement. A ce moment, elle entra avec les femmes, tendant sa main au patriarche et elle lui prit frauduleusement (le saint corps), celui de notre Seigneur, sans que personne ne s'aperçoive qu'elle n'était pas chrétienne. Après avoir attendu qu'on eût donné la paix, elle sortit secrètement. Car les évêques et les patriarches en ce temps-là, communiaient les femmes par leur mains, ils étaient vêtus d'étoffe de lin. D'ailleurs, les évêques n'ont embrassé la vie monastique et quitté leur épouse que depuis l'époque du père patriarche Démétrius. La mère de cette fillette avait coutume que chaque fois que sa fille lui apportait le saint (corps), elle vérifiait au moyen (de celui-ci) si la fillette avait entendu ou non les Livres; aussitôt elle enfonça un stylet ou une épine dans saint sacrement. S'il rendait du sang, elle l'enveloppait dans un linge de fin lin et l'emportait pour le mettre envoya sa fille à l'église, comme d'ordinaire, pour recevoir le saint sacrement, qui est la vie éternelle, et c'est par lui que sont pardonné les péchés et les fautes; et c'est pourquoi il est appelé le saint Corps, Quant la fillette sortit pour aller à l'église, elle rencontra des fillettes qui étaient de sa rue. Elle s'amusa avec elles, de sorte qu'elle arriva juste à l'église au moment où on offre (le sacrifice). Quant elle rentra dans l'église, elle prit part au sacrement avec l'assemblée; elle partit secrètement comme d'habitude chez sa mère., Alors, sa mère voulut savoir si elle avait entendu ou non les Livres; elle prit donc une épine, l'enfonça dans (saint sacrement), selon son habitude, mais celui-ci ne rendit point de sang, Car la fillette n'avait pas entendu les Livres, parce que celui qui ne les entend pas, et qui ne les contemple pas bien, il ne lui est pas permis de communier; car il est de fleuves d'eau vivante. A ce moment, la mère la saisit et la frappa de coups, au point qu'elle arriva aux bords de la mort à cause de sa colère.

Quant mon maître entendit la raclée de la fillette, il s'étonna de cela. Car, sa maison était en face de la maison de la femme, comme nous l'avons dit au début.

Alors, mon maître alla la trouver au coucher du soleil, et sa mère n'était pas présente. Mon maître lui dit : «Qu'est-ce que tu as fait, pour que ta mère fait frappé ainsi à si grands coups ?» Quant à elle, elle révéla la chose à mon maître en disant : «Ma mère m'envoie à l'église des chrétiens pour avoir le saint sacrement en je la lui apporte chez elle». Et il lui dit : «Qu'en fait-elle ?» - «Elle le renferme dans une cassette d'or», répondit-elle, «et elle le garde chez elle, pour le vendre très cher aux chrétiens dans notre pays.»

Aussitôt, mon maître ne (négligea) pas cette affaire, mais il se leva et alla à l'église chez le père patriarche Théophile, lui rapportant cette affaire. Sur-le-champ, il envoya des prêtres et des soldats chez la femme, puisqu'elles ne savaient pas pourquoi, on les conduisit à l'église. Le patriarche s'adressa il la femme, lui dit : «je t'adjure par Dieu tout-puissant, ô femme, en qui (tu espères), fais-moi savoir comment est arrivée celle chose ? N'as-tu pas la crainte de Dieu puisque tu dérobes les membres du Christ notre Seigneur et en les vendant pour de l'argent ?» La femme avoua aussitôt, avant qu'elle soit tourmentée, et dit : «Je ne les ai pas vendus, mais je les conserve dans ma maison». Immédiatement, le patriarche envoya des prêtres, des diacres et une foule de fidèles à la maison de la femme. Arrivés à l'endroit où se trouvait la cassette, ils virent une grande lueur de feu et, après avoir dit une grande prière, ils s'émerveillèrent de cela. Ils prirent la petite cassette d'or et ils la portèrent chez le père patriarche. Lorsqu'il l'ouvrit, il y trouva le saint corps qui exhalait un suave parfum. Alors, la crainte du Seigneur s'empara de la femme. Elle se prosterna devant lui (le patriarche) en disant : «Monseigneur le père patriarche, est-il possible que votre sainteté ait pitié de moi, la pécheresse, accorde-moi ton pardon, ainsi qu'à ma fille, parce que nous

ferons pénitence entre vos mains». Le patriarche les proposa une règle de jeûne de quarante jours; et il les avait instruit, (il les a oint avec l'huile des catéchumènes), ensuite il les baptisa au nom du Père, du Fils et du saint Esprit, un seul Dieu; et il les communia des saints mystères.

La femme donna au patriarche tout ce qu'elle possédait, pour qu'il distribue aux pauvres; elle transforma sa maison en église. Après cela, elles rasèrent leur tête; elles embrassèrent la vie monastique dans le monastère du Verrier, à la périphérie de la ville d'Alexandrie, elles demeurèrent en lui jusqu'au jour de leur mort, et elles achevèrent leur vie droitement dans la paix du Seigneur. Amen.

Discours pour la fête de la Croix attribué à saint Cyrille d'Alexandrie

**Question :**

J'aurais aussi une question à poser.

Parfois le Seigneur nous donne une croix à porter pour une longue période voire pour toute notre vie, mais on ne s'en rend pas compte tout de suite, et on essaye de s'en "débarrasser".

Quand cela nous arrive, que ce soit une maladie ou les désagréments que nous causent nos semblables, est-ce un péché que d'essayer d'écarter de nous ces épreuves, donc de vouloir guérir ou d'éviter les gens qui nous ennuient ?

Il faut probablement du discernement pour savoir ce qu'il faut accepter sans réagir et ce qu'il faut essayer d'éviter.

Mais le Christ, en tant qu'Homme, a bien prié pour que la coupe amère de la Passion s'éloigne de Lui, et pourtant Il savait, en tant que Dieu, qu'Il devait l'accepter.

Est-il donc normal ou juste de ne pas accueillir tout de suite une épreuve qui nous échoit ?

**Réponse :**

On peut toujours demander au Seigneur d'alléger nos épreuves ou de nous donner la force de les supporter et la patience. On peut aussi dire, tel le Seigneur : «Père, si tu voulais éloigner de moi cette coupe ! Toutefois, que ma volonté ne se fasse pas, mais la tienne.» (Lc 22,42) On peut éviter les personnes qui nous causent du trouble, tout en les aimant et en priant pour eux.

Il faut pourtant toujours être conscient que tout dans notre vie a un sens et peut nous faire avancer ou reculer selon notre disposition. Cela demande de la vigilance (nepsis en grec).

a. Cassien

## SAINT NÉO-MARTYR MICHEL LE JARDINIER,

mort par le glaive à Athènes

(30 juin 1770)

fêté le 30 juin

Issu d'une pauvre mais pieuse famille d'Athènes, saint Michel était resté sans instruction, et il n'avait pas trouvé d'autre travail pour vivre que de transporter sur son âne du fumier pour les jardins. Un jour, alors qu'il était âgé d'à peine dix-huit ans, rentrant en ville après une tournée dans les villages, il se heurta aux gardes qui l'accusèrent de transporter de la poudre pour les brigands qui étaient cachés dans les montagnes. Sans aucune preuve, ils le jetèrent en prison, en le frappant; et, pendant trente jours, des Turcs vinrent quotidiennement le visiter pour le convaincre, sous menaces de mort, de se convertir à l'Islam. Un pieux chrétien, Georges, réussit pourtant à se glisser dans la prison pour encourager le jeune garçon à rester ferme dans sa foi au Christ, afin de remporter la couronne du martyr.



On le présenta au tribunal, où le juge lui fit miroiter de trompeuses promesses, auxquelles Michel ne répondait que par ces mots : «Je ne deviendrai pas Turc !» Transféré auprès du pacha de Joannina qui se trouvait alors à Athènes, il se montra tout aussi résolu, malgré les propositions du magistrat d'être quitte après un engagement verbal. Soumis à la question, il répétait toujours les mêmes paroles, aussi la sentence de mort fut-elle prononcée. Il courut avec empressement sur le chemin menant au lieu de l'exécution, en demandant pardon aux chrétiens qu'il rencontrait, et arrivé là, il s'agenouilla, inclina la nuque, attendant la mort comme promesse de vie éternelle. Le bourreau l'ayant d'abord frappé légèrement, le saint cria à deux reprises: «Frappe, pour la foi !» et l'homme lui assena alors, de toutes ses forces, le coup mortel qui lui procura la couronne inflétrissable du martyr.

Tiré du Synaxaire (Editions : To perivoli Tis Panaghias)

## LES MÈRES ET L'ÉDUCATION DES ENFANTS

L'éducation des enfants doit commencer dès la petite enfance, afin que les facultés mentales de l'enfant puissent, dès leur toute première apparition, être dirigées aussitôt vers ce qui est bon, doux, vrai, et être éloignées du mauvais, de l'obscène et du faux. Cet âge doit être considéré comme une fondation absolument inébranlable sur laquelle sera construite la formation morale et intellectuelle de l'enfant. C'est pourquoi Phocylide dit : «Vous devez, tant qu'il est encore un enfant, l'instruire aux bonnes œuvres», car c'est à partir de l'enfance, comme à partir d'une ligne de départ, qu'un homme se met en route pour la course de la vie qu'il va faire. Et Basile le Grand déclare : «L'âme, tandis qu'elle est encore tendre et facile à modeler, qu'elle est encore comme la cire, qui est facilement fondue et reçoit aisément l'impression des formes qui y sont pressées, doit aussitôt et dès le début être incitée à tous les exercices des vertus; de sorte que, quand la faculté de la raison est venue et l'habitude de discernement a apparu, la course de l'âme puisse procéder des premiers principes et des impressions de piété qui lui ont été transmis, avec la faculté de la raison suggérant ce qui est utile et le caractère moral produisant une facilité à l'accomplir.» Et qui est-ce, en effet, qui ne reconnaît pas que ces premières impressions venues pendant l'enfance s'avèrent indélébiles ? Qui est-ce qui doute que dans la prime enfance les influences sont si puissamment imprimées sur l'âme tendre de l'enfant qu'elles restent vivantes tout au long de sa vie ?

Comme éducateurs pour cet âge, la nature a ordonné les parents, et en particulier les mères. Il est alors nécessaire, à cause de ce devoir élevé qu'elles ont, ce devoir d'éducatrice, que nous instruisions ces mères de façon appropriée et que nous les élevions avec soin, car elles serviront à leurs propres enfants d'images et de modèles – ces images et ces modèles dont les enfants deviendront comme des moulages. L'enfant imite à un tel point les vertus et les défauts de sa mère, et même sa voix, ses manières, son caractère moral et son comportement, que l'on peut, de façon tout à fait appropriée, comparer les enfants aux disques de cuivre du phonographe, qui reçoivent d'abord les empreintes de la voix, et ensuite renvoient la voix sur la même hauteur, la même expression et la même couleur avec lesquelles elle a été articulée à l'origine. Chaque geste, chaque mot, chaque mouvement et chaque action de la mère devient le geste, le mot, l'expression, le mouvement et l'action de l'enfant. C'est pourquoi Asterios (*Homélie 5 sur Matthieu*) dit : «Car un enfant garde la ressemblance de la voix de sa mère, un autre adopte la plus grande partie de son tempérament, un autre, en ce qui concerne l'état de son caractère moral, a reçu la forme de celle qui l'avait porté.» Par une intimité constante avec l'enfant et par la continuelle démonstration des mêmes dispositions, la mère influence l'âme et le caractère moral de l'enfant, et elle est la première à lui donner le premier coup de pouce vers le bien.

La mère, par un seul regard, par un seul baiser, par sa voix douce et ses caresses délicates, peut éveiller immédiatement dans le cœur de l'enfant le penchant et l'inclination vers le bien. De la même façon, par un seul regard réprobateur, par une seule larme qui coule sur sa joue, par une seule expression suggérant la tristesse de son cœur, elle peut retirer l'enfant du danger le plus destructif du cœur. L'enfant, élevé sur le sein de sa mère et réchauffé par son étreinte, commence à aimer avant d'apprendre le concept de l'amour, et il commence à subordonner sa volonté à la loi morale avant d'apprendre le concept de la loi morale, et c'est la mère seule qui est la plus apte à éveiller dans le cœur de l'enfant sa première idée de Dieu. À cause de cela, Basile le Grand dit (Lettre 223): «La conception de Dieu que j'ai reçue, dans l'enfance, de ma bienheureuse mère – c'était cette conception-là, venue à maturité, que j'avais à l'intérieur de moi. Car je ne changeai pas d'un ensemble d'opinions à un autre dans la maturation de ma raison, mais plutôt j'achevai les commencements qu'elle m'avait transmis.» Et le plus grand des éducateurs modernes, Pestalozzi, assignant toute l'éducation religieuse de l'enfant aux mères, s'écrie : «Je croyais en ma mère. Son cœur me montra Dieu. Mon Dieu est le Dieu de ma mère. Le Dieu de mon cœur est le Dieu du cœur de ma mère. Mère, mère ! Tu me montras Dieu dans tes instructions, et je Le trouvai dans mon obéissance. Mère, mère ! Si j'oubliais Dieu, je dois t'oublier, toi aussi.»

Mais comme chaque bonne action, chaque bonne parole et chaque bonne disposition de la mère constitue la pierre angulaire des bonnes actions, bonnes paroles et bonnes dispositions ultérieures de l'enfant, de même chaque mauvaise action, chaque mauvaise parole et chaque mauvaise disposition de la mère contient le germe de corruption des

mauvaises actions, mauvaises paroles, et mauvaises dispositions ultérieures de l'enfant, par lesquelles il finit par devenir comme est sa mère. Si donc, l'âme de la mère est laide et malveillante, ou obscure ou corrompue, ou dure ou cruelle, ses inclinations maléfiques, sa conduite scandaleuse et indécente, ou si elle a tendance à l'irrévérence, à la colère ou à des passions et des haines sauvages, ces vices maléfiques germeront et bourgeonneront rapidement aussi de l'enfant. Mais si, au contraire, l'âme de la mère est divine, pure, joyeuse, innocente et pleine de la crainte de Dieu, et ses inclinations généreuses et saintes, leurs dispositions pacifiques, aimant Dieu et aimant le genre humain, alors l'âme de l'enfant aussi, reflétée par un tel miroir et l'imitant inconsciemment, finit par devenir comme elle et, avec le temps, produit la germination des bonnes graines. C'est pourquoi, quand le grand Napoléon demanda à une éducatrice éminente, Henriette Campan : «Que faut-il à la France pour acquérir des hommes bons et honorables ?», cette femme très réfléchie répondit au monarque : «Des mères». «Alors», dit le grand homme, «déléguiez suffisamment de telles femmes pour ce bel objectif national.»

À cause de la grande influence qu'elles possèdent sur leurs enfants, les mères peuvent les façonner d'après leur propre caractère, de la même manière qu'un potier façonne l'argile selon sa propre conception. Concernant la malléabilité facile de l'enfance, Diogène disait que «l'éducation des enfants est comme le moulage des potiers; car exactement comme eux, tant que l'argile est molle, la forment et la proportionnent comme ils le veulent, mais ne sont plus capables de la mouler une fois qu'elle est cuite, de même les jeunes, ayant été élevés sans peine, deviennent impossibles à remodeler quand ils sont devenus adultes.» Et Plutarque (dans *Sur l'éducation des enfants*) déclare : «La jeunesse est facilement moulée et flexible, et des leçons sont rapidement absorbées par leur âme encore tendre.» Pendant les années encore tendres de l'enfant, les mères peuvent donc influencer l'âme, la pensée, l'émotion, l'intellect, l'imagination et le caractère moral de l'enfant, de façon plus efficace et plus profonde, puisque pendant les années ultérieures, comme le cœur de l'enfant durcit, l'éducation devient, sinon impossible, du moins extrêmement difficile, comme le déclare le divin Chrysostome à juste titre : «Vous auriez dû prévenir ces fautes depuis le début, et, quand il était docile et très jeune encore, vous auriez dû le réfréner avec sévérité, l'habituer à l'exécution de ses devoirs, le rappeler à l'ordre, enrayer les maladies de son âme. Vous auriez dû couper les épines lorsque le travail était plus facile, lorsque, comme il était encore à un âge plus tendre, il aurait été plus facile de les arracher, et les passions ne seraient pas devenues, négligées et croissantes comme elles l'étaient, aussi dures à travailler. C'est pourquoi l'Écriture dit : *Fais plier sa tête pendant sa jeunesse* (Siracide 30,12), car c'est ainsi que l'éducation des enfants se fait plus aisément» (Chrysostome, *Homélie sur 1 Timothée 5,9 – Hom. in illud : Vidua eligatur*).

En conséquence, les mères, à la fois en raison de leur vocation élevée et de leur valeur subjective indépendante de cet office, doivent recevoir dès la petite enfance une éducation qui leur convient. Et l'éducation qui leur convient est celle qui a comme objets de sa formation l'intellect et le cœur, car ces deux choses sont les deux pôles autour desquels gravite la formation à la fois intellectuelle et morale de la personne humaine. Si l'un des deux est négligé, la formation de la personne devient insuffisante et déficiente. L'intellect et le cœur, bien que faisant partie d'une seule et même âme, requièrent cependant des moyens et des manières de formation différentes, car le cœur, à cause de son intuition, appartient au monde surnaturel, mais l'intellect, à cause de sa raison, appartient au monde naturel. À cause de cela, chacun des deux doit être instruit soigneusement de ses vérités respectives. Elles sont celles-ci : de l'intellect, l'étude, mais du cœur, la religion. Nous devons donc donner à nos filles à la fois l'étude et la religion, afin qu'elles puissent, elles aussi, les transmettre à leurs propres enfants. L'étude et la religion sont deux phares lumineux guidant le navigateur sur le cours houleux de cette vie, le protégeant de tout naufrage et l'écartant de tout écueil dangereux. Ce sont les deux yeux de l'âme, par lesquels elle regarde autour d'elle, et avance sans trébucher vers le bonheur et le salut. Ce sont les deux organes spirituels qui perfectionnent un homme et le montrent digne de son origine élevée et de sa position élevée dans le monde. Seules des mères ainsi formées donnent des enfants vertueux, de bons citoyens, et des hommes courageux. Nous avons devant nous comme exemples éclatants les mères de tous les grands hommes de vertu. Nous avons devant nous comme exemples éclatants les mères des trois saints hiérarques : Basile le Grand, Grégoire le Théologien, et Jean Chrysostome.

Ces mères, désireuses d'éduquer leurs enfants aussi parfaitement que possible et de polir leur intellect par les études et sciences grecques, n'hésitèrent pas du tout à les confier à des maîtres païens, afin qu'ils puissent se développer comme il faut sur le plan intellectuel. Elles considérèrent l'hétérodoxie de ces maîtres comme sans importance, parce qu'elles avaient confiance en elles-mêmes, confiance que par leur propre exemple elles avaient complètement fait passer leur propre amour de l'étude véritable et leur zèle fervent pour la religion dans le cœur de leurs enfants. Elles étaient convaincues que rien ne serait assez fort pour ébranler les principes et les convictions religieux de leurs enfants, parce que ces principes et ces convictions avaient été soigneusement construits sur un roc ! Conformément alors à leurs convictions, Nonna et Emmelia, les bonnes et nobles mères de Basile et de Grégoire, les envoyèrent à Athènes, au foyer de la science et de l'édification, mais aussi au centre de l'idolâtrie, où trônait dans toute sa splendeur la religion païenne. Mais leur confiance ne fut pas déçue, car les deux jeunes étudiants, avec le feu de la foi en Christ brûlant au fond de leur cœur, restèrent non affectés pendant toute la période de leurs études. Car sans être ni ébranlés par l'enseignement de leurs professeurs qui faisaient systématiquement la guerre contre la chrétienté, ni séduits par les magnifiques cérémonies de la religion païenne, mais restés vigoureux et alertes en leurs convictions religieuses, ils retournèrent à leurs mères respectives, se présentant à elles comme une récompense de leur labeur d'éducation infantine, de leur soin maternel et de leur vertu. Et leur récompense était riche en effet, car elle reçurent leurs fils comme membres du Christ, donc comme membres d'elles-mêmes. Car celui qui n'est pas membre du Christ n'est pas membre non plus d'une mère chrétienne, car une mère chrétienne, étant membre du Christ, ne peut avoir un membre étranger, un membre pourri, un membre corrompu. Si les fils s'étaient égarés, alors, cela aurait signifié leur perdition ! Nous pouvons, donc, à juste titre, appeler la garde de la foi en Christ de leurs enfants une récompense pour elles, récompense qui n'aurait jamais eu lieu si les mères n'avaient pas été formées d'une manière chrétienne.

La mère de Jean aussi, la bonne et noble Anthousa, veuve dès l'âge de vingt ans et ayant un fils unique, se dévoua entièrement à son éducation, estimant l'attention portée à cette tâche, supérieure à un second mariage. Mais pareillement, quand il lui était le plus cher, son fils unique avait atteint l'âge où il avait besoin d'une éducation plus poussée, cette même femme n'hésita pas à le confier aux soins d'un maître païen pour le développement de ses facultés intellectuelles. Sa confiance en sa foi était confiance en son enfant, car elle savait qu'elle l'avait déversée entièrement dans son fils bien-aimé. Et elle ne fut pas déçue, car immédiatement après la fin de ses études, ayant poursuivi brièvement un travail de professeur de rhétorique, Jean se consacra au service de l'Église. Libanius, le professeur de Jean, fut bien peiné de son propre échec à convertir Jean à sa propre religion, et : «Hélas !» s'exclama-t-il, «Quelles femmes il y a chez les chrétiens !», indiquant par ces paroles la cause de son échec. Que c'est beau vraiment ! Quels brillants exemples nous avons devant nous dans ces pieuses mères ! Quelles merveilleuses images ! Quels merveilleux modèles ! Qui peut nier que ce sont les mères qui produisent les grands hommes de vertu ? C'est pourquoi Rousseau dit dans son *Discours sur les sciences et les arts* : «Les hommes feront toujours ce qu'il plaira aux femmes : si vous voulez donc qu'ils deviennent grands et vertueux, apprenez aux femmes ce que c'est que grandeur d'âme et vertu.» Nous devons donc former les mères en conformité avec ces exemples qui sont devant nous, et nous devons commencer ce soin dès leur enfance, pour pouvoir être sûrs de la fertilité et les résultats futurs.

Il est donc nécessaire que nous formions nos filles religieusement et intellectuellement, afin de pouvoir les présenter dignes de leur vocation. Il est donc nécessaire qu'une éducation respectueuse et une religion éduquée existent côte à côte, car ces deux choses sont les seules provisions sûres pour voyager dans cette vie, provisions capables d'aider un homme de diverses façons.

Une éducation unilatérale est répréhensible et mène à ces deux choses inconvenantes : soit à la superstition soit au mépris pour les choses de Dieu. Un malheur comme ceux-ci est la conséquence naturelle et le résultat direct de la sorte d'éducation qui a été donnée.

La formation intellectuelle et la formation religieuse sont deux arbres différents plantés sur le même sol, et qui ont besoin d'attention et de soin égaux pour leur croissance parallèle. Car une culture inégale apportera une croissance disproportionnée, qui aura comme

résultat l'augmentation de l'un aux dépens de l'autre, qui diminuera. Car si l'attention gravite seulement autour de l'intellect, l'infirmité de la perception religieuse de l'homme est inévitable. Mais si notre soin gravite seulement autour de la religion (et non de la religion éduquée), les facultés intellectuelles vont flétrir et s'émausser. Le résultat de la première situation sera l'irréligion et l'athéisme, auxquels font suite des horreurs sans borne; le résultat de la seconde, en revanche, sera la superstition, cette malédiction de l'humanité, qui, tenant dans ses mains le feu et l'épée, menace de mort tous ceux qui ont une opinion différente. Tels sont les résultats d'une éducation unilatérale et de l'éducation incomplète des mères.

† NECTAIRE de Pentapole

## SAINT STYLIEN de Paphlagonie

fêté le 26 novembre

tiré du Synaxaire de saint Nicodème  
l'Hagiorite

Il fut sanctifié dès le sein de sa mère, et devint un habitacle du saint Esprit. Pour cette raison, il distribua aux pauvres tous les biens qu'il avait et, devenu moine, surpassa tous les moines de l'époque en endurance et laborieuse ascèse. Plus tard, il alla dans le désert et là, il entra dans une grotte, recevant de la nourriture d'un ange divin, et est devenu un médecin de diverses maladies incurables, parce que lorsqu'une maladie mortelle survient à un enfant et qu'il meurt, laissant les parents sans enfant, alors les mères qui invoquent le nom de saint Stylien avec foi, et peignent sa sainte icône, donneront naissance de nouveau à d'autres enfants. Aussi, les enfants malades sont délivrés de leurs maladies.

S'étant conduit de la sorte, et ayant accompli beaucoup de guérisons et de miracles, le glorieux partit ensuite rejoindre le Seigneur.



## L'ICÔNE DE L'ENFANTRICE DE DIEU QUI VERSA DES LARMES À MÁRIAPÓCS

La petite ville de Máriapócs,<sup>3</sup> au nord-est de la Hongrie, non loin de la frontière de l'Ukraine subcarpatique, est habitée en partie par des Hongrois (majoritairement catholiques romains ou uniates) et en partie par des Ruthènes<sup>4</sup> (majoritairement uniates ou orthodoxes). La localité est mentionnée la première fois dans les sources historiques à la fin du XIIIe siècle, avec le nom de *Pócs*.

*Mária*, un des noms de la Toute-Sainte en hongrois, y fut ajouté au XVIIIe siècle, en raison des événements qui sont relatés ci-dessous.

Dans les années 1670, un notable de Pócs, enlevé par les Ottomans, puis libéré de façon inexplicable, fit peindre, en reconnaissance de sa libération inespérée, une icône de l'Enfance de Dieu, de type *Hodigitria* (qui montre le chemin). L'icône finit par être offerte à la petite église en bois de Pócs, dont l'iconostase était plutôt pauvre.



Or, le dimanche 4 novembre 1696, pendant la célébration de la Divine Liturgie, un laboureur parmi les fidèles remarqua des larmes qui coulaient des yeux de la Toute-Sainte de l'icône. Le phénomène dura d'abord sans interruption pendant deux semaines, puis, avec de courtes pauses, jusqu'au 8 décembre. D'après un document de l'époque, ce dernier jour il faisait si froid que l'eau et le vin avaient gelé dans le calice, mais les larmes de la Vierge ne cessaient pas de couler.

Ce même jour, le comte Corbelli, général des armées impériales, craignant que l'événement ne fournisse un prétexte à une rébellion des Hongrois contre les Habsbourg, vint à Pócs pour examiner l'icône et, l'ayant tâchée, la trouva intacte. Ce geste lui valut la guérison de l'arthrite qu'il avait à la main droite.

En raison des conditions météorologiques extrêmes, ce n'est qu'après les fêtes de la Nativité qu'une

<sup>3</sup> Prononcez : *Mariapotch*

<sup>4</sup> Les Ruthènes sont un groupe ethnique slave des Carpates orientales, qui n'a jamais constitué d'État indépendant. C'est une minorité de longue date en Hongrie, qui, tout en gardant sa foi orthodoxe (jusqu'à l'Union d'Oujgorod), puis son identité ethnique, s'était toujours identifiée au sort des Hongrois et a combattu de leur côté, que ce soit contre l'occupant ottoman ou pour l'indépendance vis-à-vis des Habsbourg. C'est pour cela qu'ils ont toujours été très estimés par les Hongrois, et appelés «gens fidelissima» (*peuple très fidèle*) par le prince hongrois Rákóczi II, chef de la guerre d'indépendance de 1703-1711 contre les Habsbourg.

enquête ecclésiastique put être menée. 36 témoins oculaires (de confessions diverses : catholiques romains, orthodoxes, uniates, luthériens et calvinistes) furent entendus, tous confirmant le miracle.

L'empereur d'Autriche, Léopold Ier, qui était aussi roi de Hongrie depuis que les Habsbourg, à la faveur de l'invasion ottomane, avaient annexé une partie du pays, fit transporter l'icône, probablement à la demande de son épouse, Éléonore, à Vienne, capitale de l'Empire autrichien.

Portée en procession de lieu en lieu, l'icône miraculeuse suscita une grande vénération de la part des foules, qui l'invoquaient surtout au sujet de la guerre contre les Turcs. Ceux-ci furent définitivement chassés du territoire austro-hongrois en 1697, le jour même où l'icône trouva sa place définitive dans la cathédrale. On peut l'y voir et la vénérer encore aujourd'hui dans une des chapelles de la cathédrale Sainte-Étienne (Stephansdom).

Plusieurs miracles eurent lieu par la suite dans la capitale autrichienne, mais la Vierge de cette icône ne pleura plus jamais.

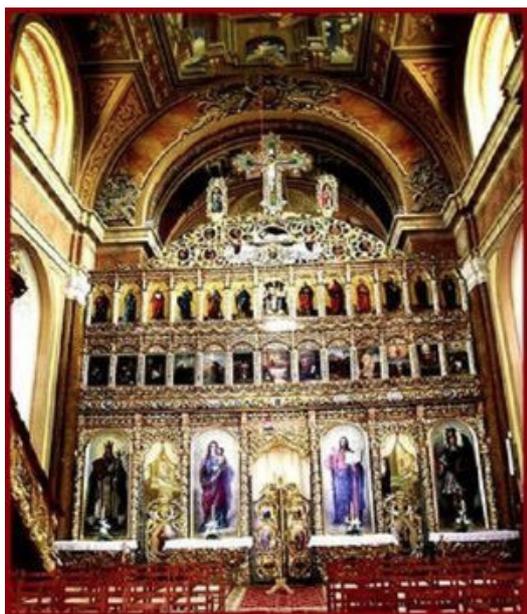
Deux ans plus tard, en 1699, une copie de l'icône fut faite à Vienne, copie envoyée à Pócs pour «consoler» les Hongrois et les Ruthènes de la perte de leur icône miraculeuse.

Or ce n'est pas la première fois dans l'histoire que la Vierge Marie choisit, par l'intermédiaire de son icône, l'endroit où elle se plaît ou veut agir : c'est cette copie qui versa des larmes depuis son arrivée à Pócs, à deux occasions – mais jamais l'icône originale restée à Vienne, ni les innombrables autres copies qui furent faites pour divers endroits d'Europe Centrale.

Le 1er, le 2 et le 3 août 1715 (la veille, le jour et le lendemain de la Saint-Élie selon le calendrier orthodoxe), eut lieu une nouvelle lacrymation, en présence de milliers de fidèles.

C'est à la suite de cet événement que le nom de la commune de Pócs fut changé en Máriapócs, et en 1749, on décida de construire une nouvelle église, en pierre celle-ci, dédiée à l'Archange saint Michel.

Máriapócs est aujourd'hui un lieu de pèlerinage très fréquenté par des chrétiens de toutes confessions et de tous lieux.



L'iconostase (à gauche) est, elle aussi (hélas !) de style baroque.



L'église, du reste fâcheusement baroque, a été récemment rénovée (2010).

J'aimerais maintenant émettre quelques hypothèses concernant les moments de lacrymation.

Comme les Ottomans furent définitivement chassés du territoire austro-hongrois en 1697, par la victoire sur eux du prince Eugène de Savoie, à la bataille de Zenta, le jour même où l'icône fut déposée à la Cathédrale Saint Étienne de Vienne, les Autrichiens attribuèrent aussitôt la victoire à cet événement.



La copie de l'icône de la Toute-Sainte (à droite) a sa place au-dessus de l'autel.

C'est possible. Mais ce n'est sûrement pas pour cela que la Toute-Sainte avait pleuré un an auparavant.

Un événement triste, que les historiens d'Europe Centrale et Orientale n'associent jamais aux larmes de la Vierge de Pócs, concerne les Ruthènes qui habitaient dans cette région.

Un peu plus de 50 ans avant la première lacrymation, le 26 avril 1646, eut lieu l'Union d'Oujgorod, qui scella la décision de 63 prêtres orthodoxes ruthènes, dans cette seule ville, (en hongrois : Ungvár) de s'unir à Rome.

Qui tint compte, sinon la Toute-Sainte, du nombre des autres Ruthènes qui quittaient l'orthodoxie en masse pour s'unir à Rome pendant les 50 ans qui s'écoulaient entre l'Union d'Oujgorod et les larmes miraculeuses ?

On peut dire que c'était la fin de l'Église orthodoxe de Hongrie, maintenue jusqu'alors

par cette «gens fidelissima», et pendant que Rome jubilait, la Vierge pleurait.

Comme ce n'est pas tant les orthodoxes qui écrivent l'histoire, il est difficile de trouver les causes historiques exactes des autres lacrymations de la Vierge : celle que je viens de mentionner est une hypothèse comme une autre, mais je la trouve plausible.

Mais j'en ai une concernant la troisième fois, celle de 1905. Elle coïncide grosso modo à la publication d'un écrit de V. I. Lénine, intitulé *Socialisme et religion*, où le grand révolutionnaire bolchevique déclare la fin de la religion en tant qu'affaire publique. Cet écrit, dont on ne parle pas souvent, est toujours d'actualité, et tout socialiste ou autre athée s'en inspire, même sans le savoir, jusqu'à nos jours. Il constitue le reniement non seulement de l'orthodoxie, mais de toutes les religions.

Je crois que la Toute-Sainte avait de quoi pleurer en prenant connaissance de cet écrit ignoble et de ses conséquences quasi universelles. D'ailleurs, les persécutions antireligieuses ne tardèrent pas à s'ensuivre en Russie après cette déclaration, et «la nuit très longue et très sombre» annoncée par le saint patriarche Tikhon à son lit de mort avait déjà commencé en écho à cet écrit. C.P.

Question :

Pourquoi sur les icônes de la Pentecôte représente-t-on la Mère de Dieu, alors qu'elle a déjà l'Esprit saint en elle ? Elle ne peut le recevoir une seconde fois !

Réponse :

Sur les icônes byzantines, elle n'est pas représentée. Si elle l'est pourtant, c'est dû à une influence latine et à l'ignorance de l'iconographe.

Question :

Alors comment se fait-il que dans les Actes des apôtres elle est au cénacle avec eux lorsqu'ils reçoivent l'Esprit saint ?

Réponse :

Elle fut évidemment présente et ne se cacha pas. L'icône n'est pas historique mais théologique, sinon il faudrait aussi représenter tous les fidèles présents ce jour-là, et il ne faudrait pas représenter l'apôtre Paul qui était encore Saül, le persécuteur.

En bas de l'icône est représenté un vieillard couronné qui tient 12 rouleaux sur ses bras. Il symbolise le monde (cosmos) évangélisé. «Ceux qui acceptèrent sa parole furent baptisés; et, en ce jour-là, le nombre des disciples s'augmenta d'environ trois mille âmes,» (Ac 2,41) lors de la fête. Parfois c'est le prophète Joël qui dit : «Je répandrai mon esprit sur toute chair, et vos fils et vos filles prophétiseront; vos vieillards auront des songes, vos jeunes gens verront des visions. En ce jour, je verserai mon esprit sur mes serviteurs et sur mes servantes» (2,28-29).

Au milieu des apôtres, la place est vide. Là se trouve invisiblement le Christ, qui est parmi nous jusqu'à la fin des siècles.

Question :

Une dernière question : Pourquoi ce vieillard porte-t-il une couronne ?

Réponse :

Je pense que c'est pour signifier le monde déchu, ce qui est mondain, («Je te donnerai toute cette puissance, et la gloire de ces royaumes; car elle m'a été donnée, et je la donne à qui je veux.» [Lc 4,6] – disait le diable au Christ) auquel les apôtres apportent précisément la bonne Nouvelle, et sur lequel l'Esprit saint est répandu. Il est assis dans une caverne obscure, signifiant les ténèbres du péché. «Le peuple qui marchait dans les ténèbres voit une grande lumière. Sur ceux qui habitaient le pays de l'ombre de la mort une lumière resplendit.» (Is 9,2, cf. Mt 4,16 et Lc 1,79)

archimandrite Cassien



Paphnuce était évêque d'une des villes de haute Thébaidé. C'était un ascète aimé de Dieu si bien qu'il faisait des miracles étonnants. A l'époque des persécutions on lui avait arraché l'œil gauche. L'empereur Constantin l'honorait fort, le faisait venir continuellement dans ses palais et baisait la place de l'œil arraché. Grande était en effet la piété de l'empereur Constantin. De ce qu'a fait Paphnuce pour le bien de l'Eglise et de l'heureuse influence de son conseil, je vais donner un exemple. Il parut bon aux évêques réunis en synode à Nicée en ce temps-là d'établir une nouvelle loi : ils voulaient que les ministres sacrés, à savoir les évêques, prêtres, diacres et sous-diacres, ne vivent pas avec la femme qu'ils avaient épousée quand ils étaient encore laïcs. Paphnuce se leva alors au milieu de l'assemblée épiscopale et demanda avec force qu'on n'imposât pas aux ministres sacrés un joug pesant, «car, disait-il, *le mariage est honorable*, comme il est écrit (Heb 13,4). Ne nuisent-ils pas plutôt à l'Eglise, ceux-là, par leur rigueur excessive ? Tous en effet ne peuvent supporter l'ascèse de l'impassibilité et ils ne seraient pas aussi bien gardés que par la chasteté modérée. – Paphnuce entendait par là les rapports avec l'épouse légitime. – «Il suffirait donc que celui qui vient à se faire clerc ne contracte plus mariage conformément à l'antique tradition de l'Eglise, sans pour autant rompre avec la femme qu'il aurait épousée en premières noces alors qu'il était laïc.» Paphnuce disait cela sans avoir l'expérience du mariage ni même simplement de la femme, car depuis l'enfance il avait vécu au monastère et l'on connaissait sa chasteté. Tous les évêques se soumirent donc aux paroles de Paphnuce et cessèrent de discuter là-dessus, laissant à ceux qui le voudraient la faculté de se séparer de leur femme.

Comment descendrons-nous à l'humilité salutaire en abandonnant la funeste enflure de l'orgueil ? Si nous nous y exerçons sans cesse et si nous remarquons que rien ne nous est plus nuisible que l'orgueil. L'âme, en effet, devient semblable à ce dont elle s'occupe, elle se conforme à ce qu'elle fait et adopte les attitudes qui conviennent. Qu'il en soit donc ainsi pour toi dans le maintien, le vêtement, la démarche, la façon de s'asseoir, de manger, de se tenir debout et de se coucher. Que ta maison et tout son mobilier soient arrangés à peu de frais. La psalmodie, le chant, les relations avec le prochain, cela aussi doit se faire plutôt avec simplicité qu'avec faste et ostentation, sans étalage de propos alambiqués, sans modulations exagérées dans les chants, sans palabres prétentieux et lourds, mais en déposant toute supériorité pour obliger un ami, doux envers un serviteur, résigné devant les arrogants, bienveillant à l'égard des humbles, consolant les malheureux, visitant les malades, ne méprisant absolument personne, parlant avec douceur et répondant aimablement, d'un abord toujours facile.

*De l'humilité, discours de Grégoire le Théologien*

D'où vient que vous regardez tout le monde de travers, sinon parce que vos yeux sont remplis d'une certaine malignité, de même que ceux qui ont la jaunisse ne voient rien qui ne leur paraisse être jaune.

amma Synclétique

## Lettre à une lectrice

Ma chère,

bien sûr; en plus de nos actes; il faudra rendre compte de chaque parole et même de chaque pensée. Ce que nous disons aux autres doit être fait avec discernement sinon on blesse facilement le prochain, et au lieu d'aider le prochain on le trouble et on le jette dans le désespoir.

«Heureux ceux qui pleurent maintenant,» dit l'évangile,» c'est-à-dire pleurer pour nos péchés et non pour les pertes matérielles. Penthos, en grec (le deuil joyeux) est toute une spiritualité dans l'Orthodoxie. On disait de l'abba Arsène que toute sa vie, assis à son travail manuel, il avait un linge sur lui à cause des larmes qui coulaient de ses yeux.

«C'est Dieu qui agit et c'est l'homme qui transpire,» disent les pères. Sans l'aide de Dieu on ne peut faire le bien. La seule chose que nous pouvons faire seul c'est de pécher. C'est notre volonté propre, – qui ne voit que le bout du nez, – qui gâche tout. Pour tout ce qu'on fait il faut invoquer l'aide de Dieu. C'est pour cela qu'on se signe à chaque occasion et qu'on bénit tout.

À propos de la question de savoir si ceux qui ne sont pas dans l'Église seront sauvés, nous ne jugeons pas les personnes, mais uniquement les croyances. Dieu seul est leur juge. L'Apôtre dit de ne pas juger ceux du dehors, c'est Dieu qui les juge. (1 Cor 5,13) Ce n'est pas à cause de leur croyance corrompue, mais malgré cette croyance, qui les entrave, et par la Miséricorde de Dieu, qu'ils peuvent être sauvés. Le Christ dit aussi «qui n'est pas contre moi est pour moi», quant les apôtres se plaignaient qu'il y avait des gens qui ne les suivaient pas. «Jean prit la parole, et dit : Maître, nous avons vu un homme qui chasse des démons en ton nom; et nous l'en avons empêché, parce qu'il ne nous suit pas. Ne l'en empêchez pas, lui répondit Jésus; car qui n'est pas contre vous est pour vous.» (Lc 9,49) Ailleurs le Seigneur dit : «Celui qui n'est pas avec moi est contre moi, et celui qui n'assemble pas avec moi disperse.» (Mt 12,30) «Celui qui croira et qui sera baptisé sera sauvé, mais celui qui ne croira pas sera condamné.» (Mc 16,16) Il n'est pas dit : Celui qui ne sera pas baptisé, ne sera pas sauvé, mais celui qui ne croira pas ! Ces paroles de l'évangile font réfléchir aussi : «Je vous déclare que plusieurs viendront de l'orient et de l'occident, et seront à table avec Abraham, Isaac et Jacob, dans le royaume des cieux. Mais les fils du royaume seront jetés dans les ténèbres du dehors, où il y aura des pleurs et des grincements de dents.» (Mt 8,11-12) Pour terminer encore ce passage : «Lorsque Jésus entendit ces paroles, il admira le centenier, et, se tournant vers la foule qui le suivait, il dit : Je vous le dis, même en Israël je n'ai pas trouvé une aussi grande foi. « (Lc 7,9)

En Christ  
a. Cassien

L'Église est baignée par la lumière divine du Christ, qui est la seule lumière existant dans le royaume des âmes. Il n'y a donc qu'une seule lumière : c'est dans cette unique lumière que brille également l'Église, qui n'est pourtant pas le Christ lui-même.»

saint Cyrille d'Alexandrie